

III

LE ROI D'ANGLETERRE & SON FILLEUL

Il était une fois un roi d'Angleterre qui aimait la chasse à la folie. Trouvant qu'il n'y avait pas assez de gibier dans son pays, il passa en France où le gibier ne manquait pas.

Un jour qu'il était en chasse, il vit un bel oiseau d'une espèce qu'il ne connaissait pas; il s'approcha tout doucement pour le prendre, mais au moment où il mettait la main dessus, l'oiseau s'envola, et, sautant d'arbre en arbre, il alla se percher dans le jardin d'une hôtellerie. Le roi entra dans l'hôtellerie pour l'y poursuivre, mais il perdit sa peine : l'oiseau lui échappa encore et disparut.

Après toute une journée passée à battre les bois et la plaine, le roi arriva le soir dans un hameau, où il dut passer la nuit. Il alla frapper à la porte de la cabane d'un pauvre homme, qui l'accueillit de son mieux, et lui dit que sa femme venait d'accoucher d'un petit garçon; mais ils n'avaient point de parrain, parce qu'ils étaient pauvres. Le roi, à leur prière, voulut bien être parrain de l'enfant, auquel il donna le nom d'Eugène. Avant de prendre congé, il tira de son portefeuille un écrit cacheté qu'il remit aux parents, en leur disant de le donner à leur fils quand celui-ci aurait dix-sept ans accomplis.

Lorsque l'enfant eut six ans, il dit à son père : « Mon père, vous me parlez souvent de ma marraine; pourquoi ne me parlez-vous pas de mon parrain? — Mon enfant, » répondit le père, « ton parrain est un grand seigneur : c'est le roi d'Angleterre. Il m'a laissé un écrit cacheté que je dois te remettre quand tu auras dix-sept ans accomplis. »

Cependant le jeune garçon allait à l'école : une somme d'argent

avait été déposée pour lui chez le maître d'école sans qu'on sût d'où elle venait.

Enfin arriva le jour où Eugène eut ses dix-sept ans. Il se leva de bon matin et dit à son père : « Il faut que j'aille trouver mon parrain. » Le père lui donna un cheval et trente-six liards, et le jeune homme lui dit adieu ; mais, avant de se mettre en route, il alla voir sa marraine, qui était un peu sorcière. « Mon ami, » lui dit-elle, « si tu rencontres un tortu ou un bossu, il faudra rebrousser chemin. »

Le jeune homme lui promit de suivre son avis et partit. A quelque distance du hameau, il rencontra un tortu et tourna bride. Le jour suivant, il rencontra un bossu et revint encore sur ses pas. « Demain, » pensait-il, « je serai peut-être plus heureux. » Mais le lendemain encore, un autre bossu se trouva sur son chemin : c'était un de ses camarades d'école, nommé Adolphe. « Cette fois, » se dit Eugène, « je ne m'en retournerai plus. »

« Où vas-tu ? » lui demanda le bossu. — « Je m'en vais voir mon parrain, le roi d'Angleterre. — Veux-tu que j'aille avec toi ? — Je le veux bien. »

Ils firent route ensemble, et, le soir venu, ils entrèrent dans une auberge. Eugène dit au garçon d'écurie qu'il partirait à quatre heures du matin ; mais le bossu alla ensuite donner l'ordre de tenir le cheval prêt pour trois heures, et, trois heures sonnant, il prit le cheval et s'enfuit.

Eugène fut fort étonné de ne plus trouver son cheval. « Où donc est mon cheval ? » demanda-t-il au garçon d'écurie. — « Votre compagnon, » répondit le garçon, « est venu de votre part dire de le tenir prêt pour trois heures. Il y a une heure qu'il est parti. »

Eugène se mit aussitôt à la poursuite du bossu, et il le rejoignit dans une forêt auprès d'une croix. Le bossu s'arrêta et dit à Eugène en le menaçant : « Si tu tiens à la vie, jure devant cette croix de ne dire à personne que tu es le filleul du roi, si ce n'est trois jours après ta mort. » Eugène le jura, puis ils continuèrent leur voyage et arrivèrent au palais du roi d'Angleterre.

Le roi, croyant que le bossu était son filleul, le reçut à bras ouverts. Il accueillit aussi très bien son compagnon. « Quel est ce jeune homme ? » demanda-t-il au bossu. — « Mon parrain, c'est un camarade d'école que j'ai amené avec moi. — Tu as bien fait, » dit le roi. Puis il ajouta : « Mon enfant, je ne pourrai pas tenir

ma promesse. Tu sais que je me suis engagé autrefois à te donner ma fille, quand tu serais en âge de te marier ; mais elle m'a été enlevée. Depuis onze ans que je la fais chercher par terre et par mer, je n'ai pu encore parvenir à la retrouver. »

Les deux jeunes gens furent logés au palais. Tous les seigneurs et toutes les dames de la cour aimaient Eugène, qu'ils ne connaissaient que sous le nom d'Adolphe : c'était un jeune homme bien fait et plein d'esprit ; mais tout le monde détestait le bossu. Le roi seul, qui le croyait toujours son filleul, avait de l'affection pour lui, mais il témoignait aussi beaucoup d'amitié à son compagnon, ce dont le bossu était jaloux.

Un jour, celui-ci vint trouver le roi et lui dit : « Mon parrain, Adolphe s'est vanté d'aller prendre la mule du géant. » Le roi fit venir Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté d'aller prendre la mule du géant. — Moi, sire ? comment m'en serais-je vanté ? je ne saurais seulement où la trouver, cette mule. — N'importe ! si tu ne me l'amènes pas, tu seras brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe prit quelques provisions et partit bien triste. Après avoir marché quelque temps, il rencontra une vieille qui lui demanda un peu de son pain. « Prenez tout si vous voulez, » dit Adolphe ; « je ne saurais manger. — Tu es triste, mon ami, » dit la vieille ; « je sais ce qui te cause ton chagrin : il faut que tu ailles prendre la mule du géant. Eh bien ! le géant demeure de l'autre côté de la mer ; il a un merle dont le chant se fait entendre d'un rivage à l'autre. Dès que tu entendras le merle chanter, tu passeras l'eau, mais pas avant. Une fois en présence du géant, parle-lui hardiment. »

Le jeune homme fut bientôt arrivé au bord de la mer, mais le merle ne chantait pas. Il attendit que l'oiseau eût chanté, et il passa la mer. Le géant ne tarda pas à paraître devant lui et lui dit : « Que viens-tu faire ici, ombre de mes moustaches, poussière de mes mains ? — Je viens chercher ta mule. — Qu'en veux-tu faire ? — Que t'importe ? donne-la-moi. — Eh bien ! je te la donne, mais à la condition que tu me la rendras un jour. » Adolphe prit la mule, qui faisait cent lieues d'un pas, et retourna au palais.

Le roi fut très content de le revoir et lui promit de ne plus lui faire de peine. Mais bientôt le bossu, qui avait entendu parler du merle du géant, vint dire au roi : « Mon parrain, Adolphe s'est

vanté d'aller chercher le merle du géant qui chante si bien et qu'on entend de si loin. » Le roi fit venir Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté d'aller chercher le merle du géant. — Moi, sire ? je ne m'en suis point vanté, et comment ferais-je pour le prendre ? — N'importe ! si tu ne me le rapportes pas, tu sera brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe se rendit de nouveau sur le bord de la mer. Dès qu'il entendit le merle chanter, il passa l'eau et s'empara de l'oiseau. « Que viens-tu faire ici, » lui dit le géant, « ombre de mes moustaches, poussière de mes mains ? — Je suis venu prendre ton merle. — Qu'en veux-tu faire ? — Que t'importe ? laisse-le-moi. — Eh bien ! je te le donne, mais à la condition que tu me le rendras un jour. » Quand Adolphe fut de retour au palais du roi, toutes les dames de la cour furent ravies d'entendre le merle chanter, et le roi promit au jeune homme de ne plus le tourmenter.

Quelque temps après, le bossu dit au roi : « Le géant a un falot qui éclaire tout le pays à cent lieues à la ronde ; Adolphe s'est vanté de prendre ce falot et de l'apporter ici. » Le roi fit venir Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté d'aller prendre le falot du géant. — Moi, sire ? comment le pourrais-je faire ? — N'importe ! si tu ne me rapportes pas ce falot, tu seras brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe s'éloigna et fut bientôt sur le bord de la mer. Le merle n'était plus là pour l'avertir du moment où il pourrait passer l'eau ; il tenta pourtant l'aventure, et, étant parvenu sur l'autre bord, il alla droit au géant. « Que viens-tu faire ici, » lui dit le géant, « ombre de mes moustaches, poussière de mes mains ? — Je viens prendre ton falot. — Qu'en veux-tu faire ? — Que t'importe ? donne-le-moi. — Eh bien ! je te le donne, mais à la condition que tu me le rendras un jour. » Le jeune homme remercia le géant et s'en retourna. Quand il fut arrivé à quelque distance du palais du roi, il attendit la nuit, et alors il s'avança en tenant haut le falot, dont tout le pays fut éclairé. Le roi, rempli de joie, promit encore une fois à Adolphe de ne plus lui faire de peine.

Un bon bout de temps se passa sans qu'Adolphe eût à subir de nouveaux ennuis ; enfin le bossu dit au roi : « Adolphe s'est vanté de savoir où est votre fille et de pouvoir vous la rendre. »

Le roi fit venir Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté de savoir où est ma fille et de pouvoir me la rendre. — Ah ! sire, vous l'avez fait chercher partout, par terre et par mer, sans avoir pu la retrouver. Comment voulez-vous que moi, pauvre étranger, je puisse en venir à bout ? — N'importe ! si tu ne me la ramènes pas, tu seras brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe s'en alla bien chagrin. La vieille qu'il avait déjà rencontrée se trouva encore sur son chemin ; elle lui dit : « Le roi veut que tu lui ramènes sa fille. Retourne chez le géant. » Adolphe passa donc encore la mer, et, arrivé chez le géant, il lui demanda s'il savait où était la fille du roi. « Oui, je le sais, » répondit le géant ; « elle est dans le château de la reine aux pieds d'argent ; mais pour la délivrer il y a beaucoup à faire. Il faut d'abord que tu ailles redemander au roi ma mule, mon merle et mon falot. Ensuite tu feras construire un vaisseau long de trois cents toises, large d'autant et haut de cent cinquante toises ; il faut qu'il y ait dans ce vaisseau une chambre, et dans la chambre un métier de tisserand. Mais, sur toutes choses, il ne doit entrer dans ce bâtiment ni fer, ni acier : le roi fera comme il pourra. »

Adolphe alla rapporter au roi les paroles du géant. On fit aussitôt venir des ouvriers, et on leur commanda de construire un vaisseau long de trois cents toises, large d'autant et haut de cent cinquante toises ; dans ce vaisseau, il devait y avoir une chambre, et dans la chambre un métier de tisserand, le tout sans fer ni acier. En quarante-huit heures, le bâtiment fut terminé ; mais le bossu avait donné de l'argent à un ouvrier pour qu'il y mît une broche de fer.

Adolphe amena le bâtiment au géant. « Il est entré du fer dans ton bâtiment, » dit le géant. — « Non, » répondit Adolphe, « il n'y en a pas. — Il y a du fer en cet endroit, » dit le géant. « Ramène au roi le vaisseau ; qu'il fasse venir un ouvrier avec un marteau et un ciseau, et l'on verra si je dis vrai. » Dès que l'ouvrier eut appuyé son ciseau à l'endroit indiqué, et qu'il eut donné dessus un coup de marteau, le ciseau se cassa. On retira la broche de fer, et le géant, quand Adolphe fut de retour avec le vaisseau, ne trouva plus rien à redire.

« Maintenant, » dit-il, « il faut qu'il y ait dans ce vaisseau trois cents miches de pain, trois cents livres de viande, trois cents sacs de millet, trois cents livres de lin, et de plus qu'il s'y

trouve trois cents filles vierges. » Le roi fit chercher dans la ville de Londres et dans les environs les trois cents filles demandées ; quand on les eut trouvées , on les embarqua dans le vaisseau , on y mit aussi le pain , la viande et le reste , et Adolphe retourna chez le géant. Celui-ci donna un coup d'épaule , et le navire fut porté à plus de deux cents lieues en mer. Adolphe était au gouvernail ; sous le pont , les trois cents filles filaient et le géant tissait.

Tout à coup on aperçut au loin une grosse montagne toute noire. « Ah ! » dit Adolphe , « nous allons arriver ! — Non , » dit le géant. « C'est le royaume des poissons. Pour qu'ils te laissent passer , tu diras que tu es un prince de France qui voyage. »

« Que viens-tu faire ici ? » demandèrent les poissons au jeune homme. — « Je suis un prince de France qui voyage. — Prince ou non , tu ne passeras pas. » Alors Adolphe leur jeta des miettes de pain ; tous les poissons y coururent à la fois et le laissèrent passer. Il n'était pas encore bien loin quand le roi des poissons dit à son peuple : « Nous avons été bien malhonnêtes de n'avoir pas remercié ce prince qui nous a secourus dans notre détresse. Courez après lui et faites-le retourner. » Les poissons ayant ramené le jeune homme , le roi lui dit : « Tenez , voici une de mes arêtes. Quand vous aurez besoin d'aide , vous me retrouverez , moi et mon royaume. »

« Eh bien ! » demanda le géant , « que t'a donné le roi des poissons ? — Il m'a donné une de ses arêtes : mais que ferai-je de cette arête ? — Mets-la dans ta poche : tu auras occasion de t'en servir. »

On aperçut bientôt une autre montagne plus noire encore que la première. « N'allons-nous pas aborder ? » demanda le jeune homme. — « Non , » répondit le géant. « C'est le royaume des fourmis. »

Les fourmis avaient le sac au dos et faisaient l'exercice ; elles crièrent à Adolphe : « Que viens-tu faire ici ? — Je suis un prince de France qui voyage. — Prince ou non , tu ne passeras pas. » Adolphe leur jeta du millet : les fourmis se mirent à manger le grain et laissèrent passer le jeune homme. « Nous avons été bien malhonnêtes , » dit alors le roi des fourmis , « de n'avoir pas remercié ce prince. Courez le rappeler. » Quand Adolphe fut revenu près de lui , le roi des fourmis lui dit :

« Prince, nous étions depuis sept ans dans la détresse; vous nous en avez tirés pour quelque temps. Tenez, voici une de mes pattes : quand vous aurez besoin d'aide, vous me retrouverez, moi et mon royaume. »

« Que t'a donné le roi des fourmis ? » demanda le géant. — « Il m'a donné une de ses pattes; mais que ferai-je d'une patte de fourmi ? — Mets-la dans ta poche : tu auras occasion de t'en servir. »

Quelque temps après, parut au loin une montagne plus grosse et plus noire encore que les deux premières. « Allons-nous enfin arriver ? » demanda Adolphe. — « Non, » dit le géant. « C'est le royaume des rats. »

« Que viens-tu faire ici ? » crièrent les rats. — « Je suis un prince de France qui voyage. — Prince ou non, tu ne passeras pas. » Adolphe leur jeta du pain, et les rats le laissèrent passer. « Nous avons été bien malhonnêtes, » dit le roi des rats, « de n'avoir pas remercié ce prince. Courez le rappeler. » Et le jeune homme étant retourné sur ses pas : « Nous vous remercions beaucoup, » lui dit le roi, « de nous avoir secourus dans notre misère. Tenez, voici un poil de ma moustache : quand vous aurez besoin d'aide, vous me retrouverez, moi et mon royaume. »

« Eh bien ! » demanda le géant, « que t'a donné le roi des rats ? — Il m'a donné un poil de sa moustache ; que ferai-je de cela ? — Mets-le dans ta poche : tu auras occasion de t'en servir. »

Le vaisseau continua sa route et arriva en vue d'une autre grosse montagne. « N'est-ce point là que nous devons nous arrêter ? » demanda le jeune homme. — « Non, » dit le géant. « C'est le royaume des corbeaux. »

« Que viens-tu faire ici ? » dirent les corbeaux. — « Je suis un prince de France qui voyage. — Prince ou non, tu ne passeras pas. » Adolphe leur jeta de la viande, et les corbeaux le laissèrent passer. « Nous avons été bien malhonnêtes, » dit le roi des corbeaux, « de n'avoir pas remercié ce bon prince. Courez après lui et faites-le retourner. » Le jeune homme fut donc ramené devant le roi, qui lui dit : « Vous nous avez rendu un grand service, et nous vous en remercions. Tenez, voici une de mes plumes : quand vous aurez besoin d'aide, vous me retrouverez, moi et mon royaume. »

« Que t'a donné le roi des corbeaux ? » demanda le géant. —

« Il m'a donné une de ses plumes ; mais que ferai-je de cette plume ? — Mets-la dans ta poche : tu auras occasion de t'en servir. »

Au bout de quelque temps, Adolphe aperçut une montagne qui était encore plus grosse et plus noire que toutes les autres. « Cette fois, » dit-il, « nous allons arriver. — Non, » dit le géant. « C'est le royaume des géants. »

« Que viens-tu faire ici ? » crièrent les géants. — « Je suis un prince de France qui voyage. — Prince ou non, tu ne passeras pas. » Adolphe leur jeta de grosses boules de pain ; les géants, les ayant ramassées, se mirent à manger et le laissèrent passer. « Nous avons été bien malhonnêtes, » dit le roi des géants, « de n'avoir pas remercié ce prince. Courez le rappeler. » Et, le jeune homme de retour, le roi lui dit : « Nous vous remercions de nous avoir secourus ; nous étions sur le point de nous dévorer les uns les autres. Tenez, voici un poil de ma barbe : quand vous aurez besoin d'aide, vous me retrouverez, moi et mon royaume. — Avec ceux-ci, » se dit Adolphe, « je gagnerai plus qu'avec les autres, car ils sont grands et forts. »

« Eh bien ! » demanda le géant, « que t'a donné le roi des géants ? — Il m'a donné un poil de sa barbe ; qu'en ferai-je ? — Mets-le dans ta poche : tu auras occasion de t'en servir. »

« Maintenant, » continua le géant, « le premier pays que nous découvrirons sera celui de la reine aux pieds d'argent. Tu iras droit au château ; la porte en est gardée par la princesse, fille du roi d'Angleterre, changée en lionne qui jette du feu par les yeux, par les naseaux et par la gueule. Il y a trente-six chambres dans le château : tu entreras d'abord dans la chambre de gauche, puis dans celle de droite, et ainsi de suite. »

Arrivé dans le pays de la reine aux pieds d'argent, Adolphe se rendit au château. Quand il en passa le seuil, la lionne, loin de lui faire du mal, se mit à lui lécher les mains : elle pressentait qu'il serait son libérateur. Le jeune homme alla d'une chambre à l'autre suivant les recommandations du géant, et entra enfin dans la dernière chambre, où se trouvait la reine aux pieds d'argent.

« Que viens-tu faire ici ? » lui dit la vieille reine. — « Je viens chercher la princesse. — Tu mériterais d'être changé toi aussi en bête, en punition de ton audace. Sache que pour délivrer la princesse il y a beaucoup à faire. Et d'abord je veux trois cents livres

de lin, filées par trois cents filles vierges. » Adolphe lui apporta les trois cents livres de lin et lui présenta les trois cents filles qui les avaient filées. « C'est bien, » dit la reine. « Maintenant tu vois cette grosse montagne : il faut l'aplanir et faire à la place un beau jardin, orné de fleurs et planté d'arbres qui portent des fruits déjà gros ; et tout cela en quarante-huit heures. »

Adolphe alla demander conseil au géant. Celui-ci appela le royaume des géants, le royaume des fourmis, le royaume des rats et le royaume des corbeaux. En quatre ou cinq tours de main les géants eurent aplani la montagne, dont ils jetèrent les débris dans la mer. Puis les fourmis et les rats se mirent à fouiller et à préparer la terre ; les corbeaux allèrent chercher au loin dans les jardins les fleurs et les arbres, et tout fut terminé avant le temps fixé par la reine. Adolphe alla dire à la vieille de venir voir le jardin ; elle ne put rien trouver à reprendre, cependant elle grondait entre ses dents. « Ce n'est pas tout, » dit-elle au jeune homme, « il me faut de l'eau qui ressuscite et de l'eau qui fait mourir. »

Adolphe eut encore recours au géant, mais cette fois le géant ne put rien lui conseiller : il n'en savait pas si long que la vieille reine. « Les corbeaux, » dit-il, « nous apprendront peut-être quelque chose. » On battit la générale parmi les corbeaux ; ils se rassemblèrent, mais aucun d'eux ne put donner de réponse. On s'aperçut alors qu'il manquait à l'appel deux vieux soldats, La Chique et La Ramée : on les fit venir. La Ramée, qui était ivre, déclara qu'il ne savait pas où était l'eau, mais que peu lui importait. On le mit en prison. La Chique arriva ensuite, plus ivre encore ; on lui demanda où se trouvait l'eau ; il répondit qu'il le savait bien, mais qu'il fallait d'abord tirer de prison son camarade. Adolphe le fit délivrer ; puis il donna cinquante francs à La Chique pour boire à sa santé, et La Chique le conduisit dans un souterrain : à l'une des extrémités coulait l'eau qui ressuscite, à l'autre l'eau qui fait mourir. La Chique recommanda que l'on mît des factionnaires à l'entrée du souterrain, parce que la vieille reine devait envoyer des colombes pour briser les fioles dans lesquelles on prendrait l'eau. Les colombes arrivèrent en effet, mais les corbeaux, qui étaient plus forts qu'elles, les empêchèrent d'approcher. Le géant dit alors au jeune homme : « Tu présenteras d'abord à la reine l'eau qui ressuscite, et tu lui diras de

rendre à la princesse sa première forme ; cela fait , tu jetteras au visage de la vieille l'eau qui fait mourir , et elle mourra. »

Quand Adolphe fut de retour , la vieille reine lui dit : « M'as-tu rapporté l'eau qui ressuscite et l'eau qui fait mourir ? — Oui , » répondit Adolphe. « Voici l'eau qui ressuscite. — C'est bien. Maintenant , où est l'eau qui fait mourir ? — Rendez d'abord à la princesse sa première forme , et je vous donnerai l'eau qui fait mourir. »

La reine fit ce qu'il demandait , et la lionne redevint une belle jeune fille , parée de perles et de diamants , qui se jeta au cou d'Adolphe en le remerciant de l'avoir délivrée. « A présent , » dit la vieille reine , « donne-moi l'eau qui fait mourir. » Adolphe la lui jeta au visage et elle tomba morte. Ensuite le jeune homme reprit avec la princesse le chemin du royaume d'Angleterre et dépêcha au roi un courrier pour lui annoncer leur arrivée.

La joie fut grande au palais. Toutes les dames de la cour vinrent au devant de la princesse pour la complimenter : elle les embrassa l'une après l'autre. Le bossu , qui se trouvait là , s'étant aussi approché pour l'embrasser : « Retire-toi , » lui dit-elle. « Que tu es laid ! »

Le soir , pendant le souper , le roi dit à la princesse : « Ma fille , je t'ai promise en mariage à mon filleul : je pense que tu ne voudras pas me faire manquer à ma parole. — Mon père , » répondit la princesse , « laissez-moi encore huit jours pour faire mes dévotions. » Le roi y consentit.

Au bout des huit jours , la princesse dit au roi qu'elle avait laissé tomber dans la mer un anneau qui lui venait de la reine aux pieds d'argent , et qu'avant tout elle voulait le ravoïr. Le bossu , jaloux de la préférence que la princesse montrait pour Adolphe , alla dire au roi : « Mon parrain , Adolphe s'est vanté de pouvoir retirer de la mer l'anneau de la princesse. » Le roi fit aussitôt appeler Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté de pouvoir retirer de la mer l'anneau de la princesse. — Non , sire , je ne m'en suis pas vanté ; d'ailleurs , je ne le saurais faire. — N'importe ! si tu ne me rapportes pas cet anneau , tu seras brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe s'éloigna bien triste et se rendit chez le géant , auquel il conta sa peine. « Je m'étais dit que je ne ferais plus rien pour toi , » dit le géant. « Pourtant je ne veux pas te laisser dans

l'embarras. Je vais appeler les poissons. » On battit la générale parmi les poissons; ils arrivèrent en foule, mais aucun d'eux ne savait où était l'anneau. On s'aperçut alors qu'il manquait à l'appel deux vieux soldats, La Chique et La Ramée; on les fit venir. La Ramée, qui était ivre, déclara qu'il ne savait où était l'anneau, mais que peu lui importait; on le mit en prison. La Chique arriva ensuite, encore plus ivre; il dit qu'il avait la bague dans son sac, mais qu'il fallait d'abord tirer La Ramée de prison. Quand son camarade fut en liberté, La Chique remit la bague au jeune homme. Adolphe lui donna cent francs pour boire à sa santé et courut porter la bague au roi.

« Je pense, ma fille, » dit alors le roi, « que tu dois être contente; tu te marieras demain. — Je ne suis pas encore décidée, » répondit la princesse; « je voudrais auparavant que l'on transportât ici le château de la reine aux pieds d'argent. » On fit aussitôt préparer les fondations, et le bossu, de plus en plus jaloux d'Adolphe, alla dire au roi : « Mon parrain, Adolphe a dit qu'il savait le moyen de transporter ici le château de la reine aux pieds d'argent sans aucune égratignure, pas même une égratignure d'épingle. » Le roi fit appeler Adolphe : « Eugène m'a dit que tu t'es vanté de pouvoir transporter ici le château de la reine aux pieds d'argent sans aucune égratignure, pas même une égratignure d'épingle. — Non, sire, je ne m'en suis pas vanté. D'ailleurs, comment le pourrais-je faire? — N'importe! si tu ne le fais pas, tu seras brûlé dans un cent de fagots. »

Adolphe, bien désolé, alla de nouveau trouver le géant, qui lui dit : « Demande d'abord au roi de te faire construire un grand vaisseau. » Le vaisseau construit, Adolphe s'y embarqua avec le géant. Celui-ci appela le royaume des fourmis, le royaume des rats et le royaume des géants. Les fourmis et les rats détachèrent le château de ses fondations; quatre géants le soulevèrent et l'allèrent porter sur le navire; puis on appela le royaume des poissons pour soutenir le navire.

Tout le monde à la cour du roi d'Angleterre fut enchanté de voir Adolphe de retour, et le château fut posé sur les fondations préparées vis-à-vis du palais du roi. Le roi dit alors à sa fille : « Maintenant j'espère que tu vas épouser Eugène. — Mon père, » répondit la princesse, « accordez-moi quelque temps encore; je ne suis pas décidée. »

Comme la princesse ne cachait pas au bossu qu'elle ne pouvait le souffrir, la jalousie de celui-ci contre Adolphe ne faisait que croître. Un jour, il dit au jeune homme : « Allons faire ensemble une partie de chasse dans le bois des Cerfs. — Volontiers, » répondit Adolphe. Quand le bossu fut dans la forêt avec Adolphe, il lui tira un coup de fusil par derrière et l'étendit mort sur la place ; puis il creusa un trou et l'y enterra.

Le roi, ne voyant pas revenir Adolphe, demanda au bossu ce qu'il était devenu. « Je n'en sais rien, » dit le bossu. « Il sera parti pour courir le monde ; il se lassait sans doute d'être bien ici. » La princesse était au désespoir, mais elle n'en montra rien à son père et lui demanda la permission d'aller chasser dans le bois des Cerfs. Le roi, de crainte d'accident, voulait la faire accompagner par quarante piqueurs à cheval, mais elle le pria de l'y laisser aller seule.

En arrivant dans la forêt, elle aperçut des corbeaux qui voltigeaient autour d'un trou ; elle s'approcha, et, reconnaissant le pauvre Adolphe que les corbeaux avaient déjà à moitié dévoré, elle se mit à pleurer et à gémir. Enfin elle s'avisa qu'elle avait sur elle un flacon de l'eau qui ressuscite ; elle en frotta le cadavre, et le jeune homme se releva plein de vie et de santé.

Or c'était le troisième jour après sa mort.

La princesse revint au château avec Adolphe ; elle le cacha dans une de ses chambres, et alla trouver le roi. « Mon père, » lui dit-elle, « seriez-vous bien aise de voir Adolphe ? — Ma fille, » répondit le roi, « que me dis-tu là ? Adolphe est parti pour aller au bout du monde : il ne peut être sitôt de retour. — Eh bien ! » reprit la princesse, « faites fermer toutes les portes du palais, mettez-y des factionnaires, et suivez-moi. »

Le roi étant entré dans l'appartement de la princesse, celle-ci fit paraître devant lui le jeune homme qui lui dit : « Sire, Adolphe n'est pas mon nom ; je suis Eugène, votre filleul. » Puis, tirant de son sein la lettre que le roi avait remise à ses parents, il la présenta au roi en lui disant : « Reconnaissez-vous cet écrit ? » Quand le roi eut appris ce qui s'était passé, il fit brûler le bossu dans un cent de fagots, et Eugène épousa la princesse.

Moi, j'étais de faction à la porte de la princesse ; je m'y suis ennuyé, et je suis parti.

REMARQUES

Nous tenons ce conte d'un jeune homme de Montiers, qui l'a entendu raconter au régiment.

*
* *

Pour sa partie principale, notre *Roi d'Angleterre et son Filleul* se rattache au thème que l'on peut appeler le thème de la *Jeune Fille aux cheveux d'or et de l'Eau de la mort et de la vie*. Nous traiterons en détail de ce thème dans les remarques de notre n° 73, la *Belle aux cheveux d'or*. Nous y renvoyons donc le lecteur, nous bornant à examiner ici les contes qui, dans diverses collections, se rapprochent plus particulièrement du présent conte.

Il convient de citer d'abord un conte grec moderne, recueilli en Épire par M. de Hahn (n° 37) : Un roi est obligé, pendant la grossesse de sa femme, de s'éloigner de son royaume. Il recommande à la reine, si elle met au monde un fils, de le lui envoyer quand il aura seize ans accomplis, mais de se garder de prendre pour conducteur un homme sans barbe. (Dans les contes grecs et dans les contes serbes, les hommes sans barbe sont représentés comme étant artificieux et méchants.) Lorsque le moment est venu d'envoyer le jeune garçon à son père, la reine, s'étant rendue sur la place du marché pour louer un cheval et son conducteur, ne peut trouver d'autre conducteur qu'un homme sans barbe. Le lendemain et le surlendemain, elle n'est pas plus heureuse. Elle se décide alors, sur les instances de son fils, à le laisser partir avec un homme sans barbe. Pendant le voyage, le jeune garçon, pressé par une soif ardente, se fait descendre dans une citerne par son compagnon. Celui-ci lui déclare alors qu'il l'abandonnera dans cette citerne, si le prince ne s'engage par serment à lui céder son titre et ses droits, et à ne point révéler le secret jusqu'à ce qu'il soit mort et ressuscité des morts. Le pacte est conclu, et l'imposteur, qui s'est revêtu des habits du prince, est accueilli par le roi comme son fils. Pour se débarrasser du prince, il le fait jeter en proie à un dragon aveugle, auquel il fallait de temps en temps une victime ; mais le jeune homme, instruit par un vieux cheval, son confident, rend la vue au dragon, qui, par reconnaissance, lui apprend le langage des animaux en l'avalant et le rendant quelques instants après à la lumière. Ensuite, quand il est obligé d'aller à la recherche de la jeune fille aux cheveux d'or, que l'homme sans barbe veut épouser, le prince, toujours d'après les conseils du vieux cheval, se montre secourable, d'abord envers des fourmis qui ne peuvent traverser un ruisseau, puis envers des abeilles dont un ours dévore le miel, enfin envers de jeunes corbeaux qui vont être déchirés par un serpent. Grâce à l'aide de ses obligés, le prince vient à bout des tâches qui lui sont imposées : les fourmis trient pour lui un tas énorme de blé, de millet et d'autres graines confondues ensemble ; les abeilles lui font reconnaître la jeune fille aux cheveux d'or au milieu d'un grand nombre de femmes voilées ; enfin les corbeaux lui apportent une fiole d'eau de la vie. La jeune fille, amenée à la cour du roi, fait fort mauvais visage à l'homme sans barbe, qui, pour se venger, tue le prince à la chasse. Elle exige que le cadavre lui soit apporté, et lui rend la vie au moyen de l'eau merveilleuse.

leuse. Le prince alors, dégagé de son serment, puisqu'il est ressuscité des morts, démasque l'imposteur et le fait périr.

Un autre conte grec moderne, recueilli dans le Péloponnèse (E. Legrand, p. 57), offre une grande ressemblance avec le conte épirote : nous y retrouvons notamment le serment prêté par le jeune homme à l'homme sans barbe qui, là aussi, tient la place du bossu du conte français. Au lieu du cheval (qui figure dans presque tous les contes du type de *la Belle aux cheveux d'or* ; voir les remarques de notre n° 73), c'est une fée qui aide le héros de ses conseils. Quand le jeune homme est envoyé à la recherche de « la plus belle fille du monde », la fée, comme le géant de notre conte, lui dit de demander au roi telle quantité de provisions (viande, blé et miel), qu'il donnera en route aux lions, aux fourmis et aux abeilles qu'il rencontrera. Ici, comme dans le conte français, ces divers animaux ont un roi : le roi des lions donne au jeune homme un poil de sa crinière ; le roi des fourmis et celui des abeilles, chacun une de leurs ailes.

Un conte albanais (A. Dozon, n° 12) a une introduction plus voisine encore de celle du conte français. Un roi est hébergé chez un Valaque, possesseur de nombreux troupeaux. Cette nuit-là même, la femme du Valaque accouche d'un garçon. Le roi engage le père à faire apprendre plusieurs langues à son fils, et, lui remettant une croix, il lui dit : « Quand ton fils aura quinze ans, donne-lui cette croix et dis-lui d'aller me trouver dans telle ville. » Le jour où le jeune garçon atteint ses quinze ans, le père lui remet la croix, et le jeune garçon lit ces mots, écrits dessus : « Je suis le roi ton parrain ; viens me trouver dans telle ville. » Ce conte, où figure également un traître, a aussi le serment : « Si je meurs et que je ressuscite, alors seulement je te dénoncerai. »

Un conte serbe du même type (Jagitch, n° 1) a une introduction très voisine de celle du conte grec de la collection Hahn ; mais il y manque le serment, comme dans tous les contes qu'il nous reste à citer. Dans ce conte serbe, nous rencontrons encore les « princes » des aigles, des fourmis, des pies. — Comparer également un autre conte serbe (Jagitch, n° 1 a) et un conte bulgare (*Archiv für slawische Philologie*, V, p. 79).

Citons aussi un conte breton, donné par M. F.-M. Luzel, dans son cinquième rapport sur une mission en Basse-Bretagne, déjà mentionné par nous. Dans ce conte, intitulé *la Princesse de Tronkolaine*, un roi, qui a bien voulu être le parrain du vingt-sixième enfant d'un charbonnier, dit à celui-ci de lui envoyer l'enfant à Paris quand il aura dix-huit ans. Le moment arrivé, le jeune Louis se met en route sur un vieux cheval. Comme il passe auprès d'une fontaine, un prétendu camarade d'école lui dit de mettre pied à terre pour boire, et, Louis l'ayant fait malgré l'avis que lui avait donné une bonne vieille, l'autre le jette dans la fontaine, lui enlève le signe de reconnaissance que Louis devait montrer au roi, et s'enfuit sur le vieux cheval. Louis l'ayant rattrapé, ils entrent ensemble chez le roi, qui fait bon accueil à son prétendu filleul et admet Louis dans le château comme valet d'écurie. Bientôt, à l'instigation du faux filleul, Louis est envoyé en des expéditions très périlleuses. Il doit notamment amener au roi la princesse de Tronkolaine. — Cette partie du conte breton présente une grande ressemblance avec notre conte. Nous y

retrouvons le bâtiment chargé de provisions dont le jeune homme régale les fourmis, les éperviers et les lions par les royaumes desquels il passe ; les tâches imposées par la princesse : démêler un gros tas de grains mêlés, abattre une allée de grands arbres, aplanir une montagne, — tâches dans lesquelles le jeune homme est aidé par les animaux ses obligés. (Dans d'autres versions du conte breton, il faut apporter le palais de la princesse devant celui du roi et aller chercher de l'eau de la mort et de l'eau de la vie.) Arrivée chez le roi, la princesse de Tronkolaine dit de jeter dans un four le faux filleul, comme étant un démon, et, la chose faite, elle épouse Louis.

Nous renverrons encore à un autre conte breton, résumé dans les remarques de notre n° 73, *la Belle aux cheveux d'or*.

Dans un conte italien de Pise (Comparetti, n° 5), nous relevons un trait particulier de notre conte : Un prince se met en route pour aller voir son oncle le roi de Portugal, qu'il ne connaît pas. En chemin, un jeune homme se joint à lui et se fait raconter l'objet de son voyage. Quand ils se trouvent dans un endroit isolé, ce jeune homme met au prince un pistolet sur la gorge, et le force à consentir à ce qu'il prenne son titre et sa place : le prince passera pour son page. Arrivé à la cour, l'imposteur ne tarde pas à faire charger le page d'entreprises dangereuses, entre autres de retrouver Granadoro, la reine, qui a disparu¹. Grâce aux conseils d'une cavale, le page réussit dans ces diverses entreprises. Pour aller à la recherche de la reine, il se fait donner un vaisseau, sur lequel il s'embarque avec la cavale. Pendant la traversée, il recueille dans son vaisseau un poisson, une hirondelle et un papillon, et ensuite ces animaux lui viennent en aide quand, avant de revenir avec lui, Granadoro lui demande successivement de lui apporter son anneau qu'elle a jeté au fond de la mer, de lui procurer une fiole d'une eau qui jaillit au sommet d'une montagne inaccessible, et enfin de la reconnaître entre ses deux sœurs, tout à fait semblables à elle. De retour à la cour du roi son mari, Granadoro ressuscite au moyen de l'eau le page que le prétendu neveu du roi a tué, et elle démasque l'imposteur.

Voir enfin un second conte albanais (G. Meyer, n° 13).

*
* *

Le passage où, à l'instigation du bossu, « Adolphe » reçoit l'ordre d'aller dérober au géant sa mule, son merle et son falot, est emprunté à un thème que nous indiquerons en quelques mots : Plusieurs frères se sont trouvés ensemble chez un ogre, un géant ou autre être de ce genre, et ils y ont vu certains objets merveilleux. Ayant pu s'échapper, ils entrent au service d'un roi, qui donne sa faveur au plus jeune. Les aînés, jaloux, ont alors l'idée de faire ordonner par le roi à leur frère d'aller dérober les objets du géant, puis d'amener le géant lui-même. Ici, à la différence de notre conte français, c'est par ruse que le héros réussit dans ces diverses entreprises. M. Reinhold Koehler a étudié ce thème à propos d'un conte des Avars du Caucase (Schiefner, n° 3). Nous donnerons ici l'analyse rapide de ce conte avare, comme spécimen orien-

1. Ce trait correspond au passage de notre conte où Adolphe doit retrouver la fille du roi, qui est on ne sait où — Dans un conte portugais (Coelho, n° 19), dont nous donnerons le résumé à l'occasion de notre n° 73, *la Belle aux cheveux d'or*, c'est la fille du roi qu'il s'agit de retrouver, comme dans le conte français.

tal de ce type de conte : Trois frères se sont égarés dans la forêt. Les deux aînés disent au plus jeune, nommé Tchilbik, de monter sur un arbre pour voir s'il n'apercevrait pas la fumée d'une cheminée. Tchilbik voit une colonne de fumée s'élever du milieu de la forêt. Les trois frères marchent dans cette direction et arrivent à une maison où ils se trouvent en face d'une *Kart* (ogresse) et de ses trois filles. La *Kart* leur donne à manger ; ensuite elle fait coucher ses filles dans un lit, et les frères dans un autre. Pendant la nuit, Tchilbik met les filles de la *Kart* à sa place et à celle de ses frères, et la *Kart* tue ses filles, croyant tuer les trois jeunes gens ¹. Quand Tchilbik revient à la maison, le roi du pays, qui entend parler de ses aventures, lui dit : « On raconte que la *Kart* a une couverture de lit qui peut couvrir cent hommes ; va la dérober. » (Il y a là une altération : dans les contes européens, mieux conservés, c'est, comme nous l'avons dit, à l'instigation de ses méchants frères que le héros reçoit l'ordre d'aller dérober les objets merveilleux.) Il faut ensuite que Tchilbik aille voler la chaudière de la *Kart*, où l'on peut préparer à manger pour cent hommes² ; puis sa chèvre aux cornes d'or. Enfin le roi lui dit que, s'il amène la *Kart* elle-même, il lui donnera sa fille en mariage et l'associera à son pouvoir ².

Dans certains contes européens de ce type, nous trouvons des objets merveilleux analogues à ce « falot » du géant, qui éclaire à cent lieues à la ronde. Ainsi, dans un conte breton (Luzel, *Contes bretons*, n° 1), Allanic doit aller prendre au géant Goulaffre une « demi-lune », qui éclaire à plusieurs lieues à la ronde ; dans un conte basque (Webster, p. 86), altéré sur divers points, le héros doit s'emparer de la « lune » d'un ogre, qui éclaire à sept lieues ; dans un conte écossais (Campbell, n° 17) et un conte irlandais (Kennedy, II, p. 3), où les trois frères sont remplacés par trois sœurs, la plus jeune reçoit l'ordre d'aller chercher le « glaive de lumière du géant ». Dans deux contes suédois (Cavallius, n° 3, B et C), l'un des objets merveilleux qu'il faut enlever à une sorcière ou à un géant, est une lampe d'or qui éclaire comme la pleine lune.

Un conte sicilien (Gonzenbach, n° 30) met en relief de la façon la plus nette la combinaison du thème que nous venons d'indiquer avec le thème de la *Belle aux cheveux d'or*, duquel dérive, pour l'ensemble, notre conte français. Dans ce conte sicilien, les frères de Ciccu, envieux de la faveur dont il jouit auprès du roi, disent à celui-ci que Ciccu est en état d'aller prendre le sabre de l'ogre, qui répand une lueur merveilleuse, et ensuite *l'ogre lui-même*. Ce dernier trait est, nous l'avons vu, tout à fait caractéristique du thème en question. Le récit passe ensuite dans le thème de la *Belle aux cheveux d'or*, qui s'appelle ici la « Belle du monde entier », et que Ciccu doit aller chercher pour le roi. — Du reste, un conte des Tsiganes de la Bukovine (Miklosisch, n° 9), un conte tchèque de Bohême (Waldau, p. 368), un conte lithuanien

1. Inutile de faire remarquer que cette partie du conte avar correspond au *Petit Poucet* de Perrault. Dans plusieurs contes européens du type de *Tchilbik*, ce sont les coiffures que le héros échange, comme dans Perrault.

2. Ce même conte se retrouve chez les Kabyles (Rivière, p. 224). Bien qu'il soit, en général, assez altéré, il est, sur un point important, un peu mieux conservé que le conte avar. Après s'être échappés de chez l'ogresse, les sept frères rentrent chez leur père. Un jour, l'un d'eux dit à celui-ci : « O mon père, il y a chez l'ogresse un tapis qui s'étend seul. Amor (l'un des frères, le héros du conte) nous le rapportera. »

(Chodzko, p. 249), et un conte croate (Krauss, n° 80), après avoir donné les aventures, résumées ci-dessus, du héros et de ses frères chez une ogresse ou une sorcière, ont une seconde partie qui se rattache au thème de *la Belle aux cheveux d'or*.

*
* *

Nous reviendrons, pour terminer, sur quelques traits du conte français. Nous retrouvons en Orient le « roi des fourmis » qui, par reconnaissance, promet au héros son secours et celui de ses sujets. Dans un conte indien de Calcutta (miss Stokes, n° 22), un prince ayant donné à des fourmis des gâteaux qu'il avait emportés comme provisions de route, le *radjab* des fourmis lui dit : « Vous avez été bon pour nous. Si jamais vous êtes dans la peine, pensez à moi, et nous arriverons. » — Pour le passage où le roi des poissons donne au jeune homme une de ses arêtes, le roi des corbeaux, une de ses plumes, etc., comparer un conte oriental des *Mille et un Jours*, cité par M. Benfey (*Pantschatantra*, I, p. 203) : Un serpent reconnaissant donne au héros trois de ses écailles, en lui disant de les brûler si jamais il est menacé d'un danger : alors le serpent accourra à son secours. — Dans un conte arabe des *Mille et une Nuits* (*Histoire de Zobéide*), Zobéide a sauvé la vie à une fée transformée en serpent ailé ; la fée lui donne un paquet de ses cheveux, dont il suffit de brûler deux brins pour la faire venir immédiatement, fût-elle au delà du Caucase.

Dans notre conte, on rassemble les corbeaux pour savoir où se trouve l'eau qui ressuscite et l'eau qui fait mourir, et un seul d'entre eux, l'un des deux qui ne s'étaient pas présentés d'abord, peut donner des renseignements à cet égard. Dans deux contes grecs modernes d'Épire (Hahn, nos 15 et 25), on rassemble aussi tous les oiseaux pour leur demander où est une certaine ville, et le seul qui le sache est précisément celui qui n'est pas venu à l'assemblée. Il en est de même dans un conte suédois (Cavallius, p. 186), dans un conte hongrois (Gaal-Stier, n° 13), et dans d'autres contes européens. Un troisième conte grec moderne d'Épire (Hahn, n° 65, variante 2), offre sur un point une ressemblance presque complète avec le conte français : ce qu'on demande aux corneilles rassemblées, c'est d'aller chercher de l'eau de la vie. — En Orient, le trait de l'oiseau arrivé en retard et qui seul peut donner le renseignement demandé, se rencontre dans un conte arabe des *Mille et une Nuits* (*Histoire de Djanschah*), et dans un conte des Avars du Caucase (Schiefner, n° 4) ; ce dernier conte a même, en commun avec deux des contes grecs modernes que nous venons de mentionner (Hahn, n° 25 et n° 65, var. 2), un petit détail assez curieux : dans le conte avare comme dans les contes épirotes, l'oiseau en question est boiteux. — Dans la mythologie grecque (*Apollodori Bibliotheca*, I, 9, 12), Mélampus ayant rassemblé les oiseaux et leur ayant demandé un remède pour Iphiclus, le fils de son maître, il n'y a qu'un vautour qui puisse le lui indiquer ; mais il n'est pas dit que ce vautour fût le seul qui n'eût pas d'abord répondu à l'appel. Aussi l'absence de ce trait caractéristique nous fait-elle hésiter à rapprocher de nos contes modernes l'histoire de Mélampus.

Quant au passage de notre conte où un poisson, qui est arrivé en retard à

l'assemblée, rapporte l'anneau de la princesse, nous pouvons en rapprocher un conte serbe, du type de la *Belle aux cheveux d'or* (Jagitch, n° 53). Là, les clefs que la princesse avait jetées dans la mer sont rapportées par une vieille grenouille qui, de tous les « animaux marins », convoqués par leur roi, est arrivée la dernière. — Dans un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, III, p. 147), c'est un vieux marsouin en retard qui rapporte les clefs. Comparer le conte tchèque mentionné plus haut (Waldau, p. 368), un conte danois (Grundvig, II, p. 15), un conte de la Basse-Bretagne (Luzel, 4^e rapport, la *Princesse de Tréménézaour*).

*
* *

Un dernier mot sur un détail, tout de forme, de notre conte. Dans un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, II, p. 193), nous retrouvons, dans la bouche d'un ogre, les expressions du géant : « Poussière de mes mains, ombre de mes moustaches. »
